

Espace métis, espace détruit, espace exemplaire : District Six, Cape Town

Myriam HOUSSAY-HOLZSCHUCH¹
Université Paris IV-Sorbonne

Résumé : Le quartier de District Six au Cap était connu pour son dynamisme culturel et social et pour une pratique urbaine associée à une très forte identité locale. Sa destruction décidée en 1966 par le régime du Parti national en a fait un symbole de la lutte anti-apartheid : il est à la fois victime et antithèse de la politique urbaine du *Group Areas Act*. Aujourd'hui, le District Six Museum entretient son souvenir, dans une volonté de catharsis, de réconciliation et de participation typique de la nouvelle Afrique du Sud.

Mots-clefs : Afrique du Sud, Le Cap, District Six, histoire, urbanisme, mentalités, société, mémoire.

Abstract: District Six, Cape Town, was widely known for its cultural and social dynamism, as well as its specific urban use associated with a very strong local identity. Its destruction decided in 1966 by the National Party regime transformed it into a symbol of the anti-apartheid struggle: it represents the victims of and the alternative to the Group Areas Act urban policy. Today, the District Six Museum keeps its memory, in the cathartic and participative way typical of the new South Africa's reconciliation will.

Keywords: South Africa, Cape Town, District Six, history, town planning, mentalities, society, memory.

La politique d'apartheid poursuivie en Afrique du Sud de 1948 à 1990 doit être vue comme un système idéologique embrassant tous les aspects de la vie sociale — quelque aberrante et moralement indéfendable qu'elle ait été. Ce système a été appliqué avec constance, et a laissé une profonde empreinte à tous les niveaux (politique, social, culturel, foncier,

¹Adresse actuelle : Woodlands 23, Highstead Rd, 7700 Rondebosch, Afrique du Sud. Fax : (27) 21 689 60 63. Email: holzschu@cs.uct.ac.za

économique, etc.). En particulier, en accord avec une idéologie dominante attachée à la terre², à sa possession, à son contrôle, l'apartheid a été fondamentalement *géographique*. La législation raciale, et principalement le *Group Areas Act* (1950), ont permis la mise en place d'une géographie de la séparation, et ce à toutes les échelles. Cet aménagement spatial autoritaire imposant une division de la ville en quartiers d'habitation racialement homogènes a engendré une structure et une dynamique urbaines bien particulières.

L'apartheid³ et ses méfaits ne doivent pas faire oublier que la réalité urbaine sud-africaine en 1948 est déjà celle de la ségrégation raciale. En particulier, la résidence urbaine de la population noire est soumise à un arsenal législatif déterminant lieu de résidence, droits fonciers, durée du séjour etc. Cependant, cette ségrégation n'est pas absolue, et les lois ne sont pas appliquées avec rigueur. En conséquence, des quartiers mixtes se sont développés, et la propriété foncière en ville n'est pas inaccessible aux non-Blancs. Ces isolats relativement épargnés par la ségrégation seront une des principales cibles des nationalistes après 1948 : les villes sont, selon eux, le domaine réservé de l'homme blanc. Sophiatown à Johannesburg, District Six au Cap, parmi d'autres, seront détruits. Dès lors, la vie de ces quartiers — souvent idéalisée — deviendra symbole d'une Afrique du Sud non-raciale pour les militants anti-apartheid. Ils appartiennent au patrimoine culturel du « combat pour la liberté » (*freedom struggle*) et prennent donc une importance sans précédent dans la « nouvelle Afrique du Sud » : ils sont enjeu de mémoire. Le cas de District Six permet d'éclairer la façon dont cette nouvelle nation s'accommode de cet héritage, et dont elle l'intègre à sa démarche de réconciliation nationale.

Kanaladorp — District Six — Zonnebloem : histoire d'un quartier

La ville du Cap occupe un site remarquable : installée au fond de la baie de la Table, elle fait face au nord et à l'Europe. Elle s'adosse à la montagne de la Table, spectaculaire massif de grès. C'est à proximité immédiate de ce site initial aujourd'hui occupé par le CBD (cf. carte 1 et photo 1) que District Six s'était implanté à l'est de la ville : sur les premières pentes de la montagne, il dominait le port. Au nord-ouest du District se trouve le château de Bonne Espérance, construit entre 1666 et 1679 : l'un des plus anciens édifices du Cap, et donc parmi les premières marques de la colonisation européenne à la pointe de l'Afrique. La gare centrale jouxte le château. À l'ouest, le quartier de Woodstock mène vers la zone résidentielle des Cape Flats. District Six est donc au cœur de la « ville-mère » (*Mother City*) sud-africaine, et cette localisation a une importance symbolique et pratique : les emplois sont aisément accessibles.

[Insérer ici la carte 1]

Carte 1 : Cape Town. La position centrale de District Six apparaît bien ici, entre le CBD et le port. Par opposition, les quartiers métis où les habitants du District ont été majoritairement

²Pour plus de détails sur cette idéologie, voir Houssay-Holzschuch M., *Mythologies territoriales en Afrique du Sud, un essai de géographie culturelle*, Paris, Presses du CNRS, Espaces et Milieux, 1996.

³J'utiliserai ici ce mot au sens strict, comme étant le système idéologique et politique mis en place par le Parti national (*National Party* ou NP) entre son arrivée au pouvoir en 1948 et les réformes de 1990. Apartheid et ségrégation, malgré leur parenté, ne sont pas synonymes.

relogés après leur éviction sont éloignés, et perdus sur la plaine sableuse des Cape Flats, comme le sont les townships noirs.

LA NAISSANCE D'UN QUARTIER

La ville du Cap, fondée en 1652 par Jan van Riebeeck, ne compte en 1840 que 20 000 habitants⁴ : ce n'est encore qu'une petite ville portuaire, servant de débouché à un arrière-pays rural très introverti. Mais la seconde moitié du dix-neuvième siècle verra une importante croissance urbaine en Afrique du Sud et notamment au Cap. Celle-ci est d'abord due au développement des échanges commerciaux avec l'Europe, l'Afrique du Sud via le port du Cap exportant de la laine et des plumes d'autruches. Ensuite, la transformation décisive sera causée par la découverte des mines d'or et de diamants à Kimberley puis sur le Witwatersrand : l'Afrique du Sud s'engage de façon irréversible dans un processus conjoint d'industrialisation et d'urbanisation. Les changements sont rapides : dès la fin du dix-neuvième siècle, l'agglomération du Cap comptait 140 000 personnes. De nouveaux quartiers se sont créés le long de Main Road, descendant vers le Sud en longeant la montagne : le futur District Six, répondant alors au nom de Kanaladorp est l'un d'entre eux.

La composition sociale de Kanaladorp dans les années 1840 et 1850 est représentative de la population du Cap. Vivian Bickford-Smith la décrit et l'explique ainsi :

« As was the case with other parts of the town, at least in part due to the problem of transport, the wealthy had yet to clearly establish geographical distance between themselves and the less wealthy, to symbolise and stress their social distance from the lower classes. Thus in the 1840's Kanaladorp inhabitants ranged from the likes of a Maxamilian Thalwitzer, a leading wool merchant and Consul for the Hanseatic towns, or Benjamin Nordien, another merchant and founder of Cape Town's first Jewish congregation, through artisans, tradesmen, domestics servants and labourers to prostitutes. »⁵

La ségrégation sociale ne commencera à s'imposer que dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, avec le développement du réseau ferroviaire intra-urbain : c'est alors que les banlieues résidentielles aisées (Gardens, Southern suburbs, Sea Point...) se développeront, alimentées par une population aisée en provenance de District Six. Ces départs seront compensés par l'arrivée de deux types de population, l'un en transit, l'autre installé de façon plus permanente.

D'une part, District Six⁶ accueille les immigrants européens récents avant qu'ils ne s'installent dans d'autres quartiers, plus représentatifs de leur statut économique-social. Ils viennent entre autres de Grande-Bretagne, d'Australie, de Chine et de Russie. Parmi ces derniers, les juifs sont nombreux. Leur temps de résidence dans le District est plus long que celui des autres arrivants : malgré leurs succès dans le domaine économique, ils resteront dans le District longtemps après le départ des autres Européens. La présence juive à District Six était

⁴Voir Bickford-Smith V., « The Origins and Early History of District Six to 1910 », in Jeppie S., Soudien C. (eds.), *The Struggle for District Six, Past and Present*, Cape Town, Buchu, 1990, p. 35-43.

⁵Bickford-Smith V., *op. cit.*, p. 36.

⁶Qui fut délimité et rebaptisé en 1867.

déjà notable dans les années 1840 (cf. *supra*) ; elle continuera jusque dans les années 1920. Par la suite, si cette implantation n'est plus résidentielle, elle restera importante dans le domaine commercial et foncier — une partie non négligeable du parc immobilier du District est dans les mains de la communauté juive du Cap.

D'autre part, District Six accueille une population constituée de « Malais » et de « Métis » (*Coloureds*). Ces derniers sont les descendants des esclaves importés de Batavia, de Madagascar, etc. au dix-septième et dix-huitième siècles, ou le produit de mariages mixtes entre Blancs, Khoisan⁷ et Noirs. Cette population est majoritaire dans le District dès 1900.

Ainsi, à la fin du dix-neuvième siècle, District Six est *cosmopolite*, et socialement différencié : autant la zone autour de Caledon et Constitution Street (cf. carte 3) est encore une banlieue respectable, habitée par une classe moyenne européenne, autant la partie nord et est (au-delà de Tennant Street) se paupérise et accueille la population non européenne. En conséquence, l'architecture du District est très variée, allant des immeubles victoriens à deux étages aux petites maisons mitoyennes avec véranda (*stoep*) évoquant une cité ouvrière. À l'échelle du quartier, cependant, c'est l'intégration qui frappe : intégration résidentielle bien sûr, mais aussi une certaine intégration sociale. En effet, écoles, syndicats, mosquées et églises sont fréquentées par les différentes communautés, même si de nombreuses cultures sont juxtaposées.

[Insérer ici la photo 1]

Photo 1 : District Six, du balcon du cinéma Avalon. Cette vue nord-ouest du quartier montre bien la proximité du CBD dont on aperçoit les principaux bâtiments. À droite, à l'arrière-plan, la gare. Densité de l'habitat en pavillons mitoyens et taudification sont clairement visibles (Cliché Noor Ebrahim).

Progressivement, le caractère ouvrier de District Six s'affirmera, notamment à la fin de la guerre des Boers : les commerçants, artisans et soldats qui avaient fui le Transvaal pour s'installer à Cape Town avec le déclenchement de la guerre retournent à Johannesburg dans les toutes premières années du siècle. La densification du quartier — allant de pair avec l'arrivée de la classe ouvrière non-européenne — est attestée par les rapports sur la « surpopulation » du District apparaissant dès 1867. On le verra, densification et croissance de la population (cf. tableau 1) continueront pendant des décennies, entraînant une taudification (cf. photo 1). Elle sera plus tard utilisée par le gouvernement du Parti national pour justifier sa politique d'expulsion et de destruction.

⁷Autrefois appelés Hottentots et Bushmen.

	Population
1936	22 440
1946	28 377
1950	40 000

Source : recensements.

Tableau 1 : Évolution de la population de District Six, 1936-1950.
Cité dans Pinnock D., *The Brotherhoods*, 1984.

Le District Six non-européen des premières décennies du vingtième siècle est donc ouvrier et dégradé, relativement typique des villes victoriennes. Tout aussi typique est le « syndrome sanitaire » de la bourgeoisie blanche se déchaînant contre la pauvreté et la saleté du quartier à chaque épidémie : ce fut le cas avec la variole de 1882, comme avec la peste de 1901. Cette dernière aura des conséquences plus durables : elle sera la cause des premières expulsions (*forced removals*) de l'histoire urbaine sud-africaine. Désormais, les quelques 10 000 Africains présents au Cap⁸ doivent résider dans la *location* de Ndabeni. Pourtant les lois ne sont pas appliquées dans toute leur rigueur : Josette Cole, étudiant le phénomène du squatting au Cap remarque

« Within less than a decade the majority of the inhabitants of this location — now renamed Ndabeni — were either back in the inner city, or squatting in the periphery in West London (Athlone), Ysterplaat and Maitland. »⁹

LA VIE DANS LE DISTRICT

Les conditions de vie ne doivent en aucun cas être idéalisées. Richard Rive, romancier sud-africain contemporain — il est mort en 1989 — a passé son enfance à District Six, et en a fait le cadre de plusieurs de ses romans. La description qu'il fait dans *Emergency* des conditions de vie est de logement vaut la peine d'être citée longuement.

« They [une famille de six personnes] occupied three dingy rooms on the first floor of a double-storeyed tenement flat at 302. (...) One first entered a landing which smelt damp and musty and echoed eerily when the wind blew through it. Flats 1 and 2 were on the first level. Then up a pitch-dark staircase till one fumbled for the knob at No. 3 and entered a shabby bed-sitting room grandiloquently called the dining-room. This was dominated by a huge four-poster bed with brass railings, an old-fashioned horsehair couch with chairs to match, and a sideboard cluttered with Victorian bric-à-brac. A cheap but highly polished table was squeezed between the bed and the sideboard. A bedroom led off this, occupied by James and Peter-boy. Here another four-poster bed was situated in the centre, with an ancient tallboy leaning against the wall, adorned with a pink and white basin and picture. Two broken french doors led to an unsafe, wooden balcony. One had to go back to the upstairs landing to reach the

⁸Chiffre de 1900.

⁹Cole J., *Crossroads: The Politics of Reform and Repression, 1976-1986*, Johannesburg, Ravan Press, 1986, p. 6.

Boys' Room which Andrew, Danny and Philip occupied. It contained two beds and a chest of drawers and had the musty smell of stale air and perspiration. »¹⁰

La taudification évoquée plus haut, ainsi que les fortes densités sont clairement décrites dans cet extrait. Apparaissent également les aspirations de cette classe ouvrière métisse : l'ameublement cherche autant que possible à imiter celui de la bourgeoisie européenne.

Dans ce cadre dégradé, la vie sociale est extrêmement intense. Les relations sont d'une extrême vitalité et il existe une véritable identité locale, créée par la densité des réseaux de solidarité. Bien souvent, la structure familiale se rapproche de la famille élargie, avec ses liens d'entraide. De plus, la situation particulière du District (zone racialement et socialement mixte, pauvre, taudifiée...) l'amène à développer une culture « de ghetto », intense mais repliée sur elle-même et relativement autonome par rapport au reste de l'agglomération. Une histoire urbaine commune de plusieurs décennies a tissé de riches et solides relations de voisinage : aide mutuelle, loisirs communs, etc. En bref, une sociabilité de proximité (cf. *infra*, « Un quartier organique »).

Un bon exemple de cette densité du fait social et de l'existence d'une solidarité communautaire est la mise au point d'un contrôle social de la part des habitants de District Six eux-mêmes : il est d'abord exercé de façon informelle par le voisinage pour surveiller enfants et adolescents jouant dans la rue¹¹. Cependant, la pauvreté générale engendre un certain nombre de petits délinquants, les *skollies*. La police manque d'efficacité pour lutter contre ce problème, de plus en plus important après 1946 et le retour des soldats du Cape Corps. La réponse de la petite bourgeoisie du District (artisans, colporteurs aisés, commerçants) est la formation d'un groupe de vigiles, le *Globe Gang*. Un membre de ce gang décrit ainsi leurs activités :

« The Globe hated the skollie element in town, like the people who robbed the crowds on [celebrations] or when there were those marches in town with the Torch Commando or Cissy Gool's singsong [demonstration] outside Parliament buildings. Mikey¹² and the boys would really bomb out the skollie element when they robbed the people then. They tore them to ribbons. »¹³

Hélas, ces défenseurs des bonnes mœurs évolueront au fil des années vers des activités criminelles plus « orthodoxes », pratiquant — pêle-mêle — l'extorsion, le chantage, le jeu, la contrebande, l'activisme politique, le trafic de drogue, etc.

Enfin, l'évocation de la vie de District Six serait incomplète si l'on ne mentionnait pas l'événement social le plus important de l'année, le *Coon Carnival*¹⁴ du Nouvel An. Il s'agit principalement d'une procession dans les rues de District Six et du centre ville, constituée d'orchestres et de chœurs, costumés et en compétition les uns avec les autres. Le carnaval symbolise à la fois une prise de possession de l'espace urbain par une classe ouvrière

¹⁰Rive R., *Emergency*, Cape Town, David Philip, Africasouth paperbacks, 1988 (Éd. or. 1964), p. 54.

¹¹Cf. Western J., *Outcast Cape Town*, Cape Town, Human & Rousseau, 1981.

¹²Mikey Ismail, le chef du *Globe Gang*.

¹³Cité par Pinnock D., *The Brotherhoods: Street Gangs and State Control in Cape Town*, Cape Town, David Philip, 1984, p. 26

¹⁴Littéralement « Carnaval des nègres ».

défavorisée — par la procession —, et l'expression extrême d'une culture musicale populaire. Il a été décrit comme étant la seule manifestation culturelle typiquement métisse.

DESTRUCTION DU DISTRICT

En 1966, District Six est donc ce quartier pauvre sur les marges du centre ville, où à la population métisse se mêlent des Indiens, des Blancs et quelques Noirs. Cependant, dans le contexte historique et idéologique de l'Afrique du Sud des années 1960, c'est une incongruité. En effet, le *Group Areas Act* a, depuis 1950, imposé une stricte ségrégation résidentielle. Le gouvernement du Parti national a établi là une des bases législatives majeures de l'apartheid. Depuis sa mise en application, la géographie urbaine du pays a été profondément modifiée. Le plan de chaque ville a été redessiné selon les *proclamations* : dans un premier temps, chaque quartier a été défini dans sa fonction résidentielle ou industrielle ; puis, chaque quartier résidentiel s'est vu assigner une population racialement homogène.

Au Cap comme ailleurs, l'agglomération entière a été transformée. Le centre ville, les banlieues atlantiques (au nord et au sud du port) ont été déclarés « zones blanches », ainsi que les banlieues sud, entre la montagne et la voie de chemin de fer (cf. carte 1). Le petit nombre d'Indiens présents s'est vu attribuer les banlieues de Rylands et Strandfontein, sur les Cape Flats. Les Africains¹⁵, maintenus de force sur les marges de la cité depuis les premières expulsions de 1901, continuent d'habiter Langa — à proximité de la zone industrielle d'Epping —, Guguletu et Nyanga, près de l'aéroport¹⁶. La population métisse a le droit de résider dans la ville nouvelle de Mitchell's Plain comme dans une large bande de terrain s'étalant du nord-est au sud-ouest, entre les townships africains et les banlieues blanches. Cela représente 27 % de l'espace attribué à 54 % de la population¹⁷.

Ce tableau de la ville du Cap sous le régime de l'apartheid ne s'est pas établi instantanément : les premières *proclamations* datent de 1957, et la majeure partie des quartiers n'a pas été proclamée avant 1961. En 1966, District Six est proclamé zone blanche : en conséquence, tous ses habitants non blancs — et on a vu qu'ils forment la majorité de la population — doivent déménager pour aller habiter dans les zones que le *Group Areas Act* délimite pour leur race. Les lieux de relogement sont loin des lieux de travail puisqu'ils sont situés sur la plaine sableuse des Cape Flats (cf. carte 1). La résistance populaire aux évictions est certaine. Pourtant, elle ne génère pas de mouvement autonome de grande ampleur : les protestations seront organisées et menées par les associations et les églises¹⁸. Elle ne permet pourtant pas d'éviter la destruction du quartier : en 1975, la population a été relogée ailleurs, et

¹⁵J'utilise ici la nomenclature officielle de cette époque, divisant la population en Africains, Indiens, Blancs et Métis.

¹⁶Le plus grand township noir, Khayelitsha, est situé encore plus loin, au-delà de Mitchell's Plain. Sa construction ne sera décidée qu'en 1983.

¹⁷Voir à ce sujet Cook G.P., « Cape Town », in Lemon A. (ed), *Homes Apart: South Africa's segregated cities*, Cape Town, David Philip, 1991, p. 29 sq.

¹⁸Pour une chronologie exacte de la résistance, une description des associations impliquées et une analyse de la modération des résidents, voir Soudien C., « District Six: From Protest to Protest », in Jeppie S., Soudien C. (eds.), *The Struggle for District Six...*, *op. cit.*, p. 143-181.

tous les bâtiments, à l'exception des églises et mosquées, ont été rasés (cf. photo 2). District Six n'existe plus : pour que sa destruction soit complète, le terrain a été rebaptisé Zonnebloem

[Insérer ici la photo 2]

Photo 2 : Zonnebloem, vu de l'Eastern Boulevard, août 1996. Une grande partie du terrain est toujours en friche. Le dessin des rues de District Six est encore visible. Quelques mosquées et églises ont survécu. Au fond à gauche s'étendent les bâtiments du Cape Technikon, institution d'enseignement supérieur installée là à l'initiative des autorités. Des résidences pour fonctionnaires et policiers ont été construites le long de l'Eastern boulevard.

La comparaison des images rescapées de District Six (cf. photo 1 et 3) et de celle-ci, ainsi que les témoignages d'anciens résidents permettent de comprendre les traumatismes engendrés par cette destruction :

« Lorsqu'on nous a forcés à quitter District Six, cela a été un tel choc. Nous n'avions jamais déménagé, nous avons une vie de famille très stable. Il fallait revenir en ville tous les jours, pour aller à l'école ou pour travailler, être en ville, et le soir, il fallait en repartir pour rentrer. Pendant des années, je ne suis pas retournée à District Six. Chaque fois que j'avais à passer par là, je contournais le quartier. Je n'y suis retournée que récemment (...). Cela a été terrible. Je ne savais pas où j'étais, je ne reconnaissais rien. Toutes ces émotions contenues pendant des années revenaient. J'ai dit à ceux qui m'accompagnaient : "partons, allons-nous en d'ici !" »¹⁹

District Six : une identité urbaine, un modèle urbain

La destruction de District Six, au-delà de l'immédiat bouleversement dans la vie de ses résidents, a été d'autant plus durement ressentie que les townships métis qui ont accueilli les expulsés constituent un paysage urbain radicalement différent. Pratiques et solidarités urbaines ont été fondamentalement modifiées.

UN QUARTIER ORGANIQUE

L'ensemble du développement de District Six est spontané. Il est similaire aux développements urbains connus en Europe au dix-neuvième siècle. En cela, il est exceptionnel en Afrique du Sud : l'urbanisation contemporaine de la population non-européenne a des caractéristiques complètement différentes. La naissance et la croissance du District sont parallèles à l'urbanisation de l'ensemble du pays. Les processus de société à l'œuvre dans les grandes villes européennes se retrouvent ici : l'avènement d'une ségrégation sociale horizontale (rappelons qu'à l'époque de Kanaladorp et dans les premières décennies de District Six, employeurs et employés vivent au même endroit), la naissance d'une classe ouvrière, l'accueil de migrants en provenance des campagnes — l'exode rural est une des causes de l'urbanisation de la population métisse, etc.

¹⁹Interview avec une ancienne résidente, District Six Museum, mai 1996. Traduit par mes soins.

La texture même du plan du District, en petits blocs (cf. carte 3), évoque les « premières couronnes » des banlieues des métropoles européennes. L'architecture mêlant petits immeubles de quelques étages et pavillons contribue elle aussi, *mutatis mutandis*, à ces ressemblances. Enfin, comme c'est le cas des premières banlieues européennes, les fonctions urbaines y sont variées : c'est une zone surtout résidentielle, mais aussi commerciale et industrielle. D'autres caractéristiques de la vie urbaine traditionnelle sont présentes dans le District : densité de l'occupation, intensité du secteur tertiaire, proximité des lieux de travail, de loisir et de formation.

Cela ne veut pas faire oublier les mauvaises conditions de vie à District Six, non plus que la dégradation du cadre. Mais il faut se rendre compte de l'aspect fondamentalement urbain de la vie du quartier. Cela est vrai de sa morphologie et de son architecture, cela est vrai aussi si l'on s'intéresse à la vie sociale. La perception de l'espace elle aussi est urbaine. Les résidents de District Six sont d'origines et de cultures extrêmement différentes : quoi de commun entre un tailleur juif de Lituanie, un épicier indien hindou, un immigrant anglican débarquant de Cornouailles et un cordonnier métis musulman ? Et pourtant, l'existence d'une communauté est réelle et la solidarité entre les résidents est quotidienne (cf. *supra*). Plus encore, ils partagent un sens de la continuité et de l'histoire²⁰, et ont élaboré une culture populaire emplie de personnages folkloriques : coches fantômes, loups-garous gîtant sur la montagne de la Table, ou le travesti Antjie Somers, abordant les passants la nuit pour les poignarder²¹. Cette culture populaire, cette identité de citoyen habitant District Six sont réellement ancrées dans l'espace (cf. carte 3 et *infra*, « La recherche de nouveaux symboles identitaires nationaux »). Sa richesse et son dynamisme sont extrêmes : elle donnera à l'Afrique du Sud les premiers médecins et docteurs ès lettres non blancs, mais aussi de nombreux artistes, écrivains (Richard Rive et Alex La Guma sont de ceux-là), et hommes publics d'origine métisse.

[Insérer ici la photo 3]

Photo 3 : Muir Street. Cette zone résidentielle est caractérisée par les pavillons mitoyens et leur *stoep*. La mosquée à gauche et la montagne de la Table au fond appartiennent au paysage du District (Cliché Noor Ebrahim).

L'étude des espaces de sociabilité à l'intérieur de District Six confirme l'importance de la composante spatiale dans l'identité des résidents, ainsi que la densité des échanges sociaux. L'interface de l'espace privé et de l'espace public est incarnée par le *stoep*, ce perron-véranda caractéristique des pavillons mitoyens du District (cf. photo 3). Là, les familles se réunissent le soir, les commères jasant, les enfants jouent... Les discussions de maison à maison sont fréquentes. L'activité des *stoep* s'explique en partie par le rôle structurant de la rue dans les relations sociales. Lucien Le Grange le décrit ainsi :

« The street and its associated sidewalks was by far the most important urban spatial element. While it served as a corridor of traffic movement it was equally a place for pedestrians. The street, as hard open space, was the playground, the shopping 'mall', the promenade. Typically incorporated into the major activity corridors such as

²⁰Voir Le Grange L., « Cape Town — reconstructing public space », *Architecture SA*, septembre-octobre 1994, p. 23-27

²¹G. Manuel et D. Hartfield consacrent un des chapitres de leur *District Six* de 1967 au folklore.

Hanover Street were the corner shops, the fish market, eating places, small manufacturers, specialist shops and places of entertainment. Complementing such commercial establishments were the range of social services that provided land-use diversity in the area. »²²

La présence de nombreux commerces ne fait qu'accentuer l'importance de la rue dans l'espace de vie. Bien souvent, les magasins sont entourés d'arcades ou de galeries couvertes, ce qui offre un espace protégé pour les relations sociales. La liste des enseignes sur Hanover Street (l'artère principale du District), donnée par Alex La Guma dans son roman *A Walk in the Night* manifeste cette densité commerciale :

« A half-mile of sound and movement and signs, signs, signs: Coca-Cola, Sale Now On, Jewellers, The Modern Outfitters, If You Don't Eat Here We'll Both Starve, Grand Picnic to Paradise Valley, Luxury Buses, Teas, Coffee, Smokes, Have You Tried Our Milk Shakes, Billiard Club, The Rickingham Arms, Chine...nce in Korea, Your Recommendation is Our Advert, Dress Salon... »

Cette sociabilité dynamique et extravertie se condense autour de lieux privilégiés. Les bâtiments publics structurent véritablement l'espace social. Églises et mosquées sont très actives. Les écoles sont parmi les lieux les plus utilisés : outre leur activité propre, elles attirent les enfants du voisinage qui viennent jouer dans la cour ; leurs bâtiments servent de salle commune pour différentes activités (discussions, fêtes, activités sociales, cours de musique et de danse...). Enfin, le dernier lieu de rencontre est les cinémas (appelés *bioscopes* à District Six). Ils sont fréquentés de façon très régulière, souvent trois à quatre fois par semaine et rendent compte de la géographie sociale du District : en effet, l'Avalon, le Star ou le National n'ont pas le même public. Choisir un cinéma ne se fait pas seulement en fonction de sa proximité : c'est un choix impliquant un statut social. Vincent Kolbe, ancien résident, le décrit ainsi :

« Avalon was our bioscope and Star was our bioscope and United in the Lower Main Road was our bioscope. Sometimes we went to National. British I avoided because the *ou rookers* were there, wasn't our territory man. You can get mugged there... »²³

L'ESPACE PLANIFIÉ

Cette tradition urbaine incarnée à District Six est extrêmement différente de celle des *townships* où seront accueillis les anciens résidents (cf. carte 1). Hanover Park, Belhar, et Mitchell's Plain sont des développements urbains volontaires, planifiés par les pouvoirs publics (municipaux ou nationaux). La population est installée dans un cadre pré-existant, dont la conception répond à des exigences qui ne sont pas les siennes.

La pensée planificatrice sud-africaine est largement influencée, dès l'immédiat avant-guerre et pendant le régime d'apartheid, par Ebenezer Howard et Le Corbusier. La croissance urbaine est perçue comme intrinsèquement mauvaise, et il faut la contrôler. Pour cela, on cherche à développer un anneau de villes-satellites sur les Cape Flats, pour loger ouvriers et cols blancs. Elles seront, théoriquement du moins, desservies par un réseau de transports en commun.

²²Le Grange L., *op.cit.*, p. 24.

²³Cité dans Jeppie S., Soudien C., *op. cit.*, p. 26.

Conformément à cela, il y aura une extension majeure de l'habitat urbain vers l'ouest, de façon non continue et relativement peu dense. En effet, la ville du Cap est très étendue en surface : aujourd'hui, entre 2,5 et 3 millions de personnes habitent dans un carré de 45 kilomètres de côté. Cette influence extérieure et théorique se *combinera* avec les plans des architectes de l'apartheid : le développement de townships isolés par des zones-tampons — cyniquement appelées *machine-gun belts* par les planificateurs eux-mêmes — s'intègre parfaitement dans ce plan d'ensemble. Don Pinnock a très bien résumé cette situation :

« These belts were not to be the new playgrounds of the urban proletariat, but the horizontal walls of a defensive city. »²⁴

À l'échelle non plus de l'agglomération, mais du quartier résidentiel, ce mélange d'influences théoriques extérieures et de considérations politiques cyniques se retrouve. Le plan du township (cf. carte 2) privilégie impasses, routes circulaires et nombre limité d'accès :

« In the new towns [...], the roads constantly looped back on each other. The alleged aim of this was to create a 'sense of identity' among residents, a 'village effect' without through-traffic, and an 'interesting' visual experience. The Cape Garden-Cities plans were to provide a minimum of access roads to main highways. [...] But a riot policeman I spoke to seemed uninterested in the village effect: 'We can seal these places off in a few minutes; we know all the roads that go in.' These Garden Cities were little more than 'policeable architecture'. »²⁵

Outre cette introversion, le quartier — généralement de faible densité — est isolé du reste de l'agglomération par des zones tampons, souvent occupées par des équipements urbains spécialisés, sans utilité immédiate pour la communauté : autoroutes (dépourvues d'accès proches), voies ferrées, réserves foncières, etc. Ce type de planification pose immédiatement un énorme problème d'aménagement : l'isolement du quartier est tel qu'il devrait être auto-suffisant en ce qui concerne les services (sociaux, commerciaux, etc.) et autres infrastructures. En pratique, ces townships sont dépourvus d'une grande partie des services nécessaires. Cela rend encore plus pénible leur éloignement de parfois plusieurs dizaines de kilomètres par rapport au centre ville et aux zones d'emploi.

Ce qui différencie encore ces townships des pratiques urbaines à District Six est l'aménagement de l'espace public : les principes de planification adoptés gèrent l'espace public de façon quantitative. En fonction de la population prévue, une certaine surface est réservée comme *public open space* et, comme telle, est non constructible. Cette pratique est, une fois de plus, d'origine occidentale : c'est l'idéal européen des parcs et des jardins que l'ont veut reproduire ici. Cependant, cet espace public est très nettement différencié de l'espace privé et, bien souvent, les deux n'ont aucune interface, aucun contact : l'espace public est situé à l'extérieur du quartier introverti. En conséquence, il n'est pas utilisé par la communauté. De plus, il est très rarement aménagé. Son seul rôle est d'offrir un refuge aux activités criminelles. Enfin, il est généralement « hors d'échelle », surdimensionné. L'espace public des townships est donc constitué, en première approximation, de vastes terrains vagues sableux, recouverts de

²⁴Pinnock D., *op. cit.*, p. 47.

²⁵Pinnock D., *op. cit.*, p. 47-48.

broussailles, inutilisés, sans éclairage, abritant voleurs, violeurs et revendeurs de drogue²⁶. Par ailleurs, les édifices publics n'ont qu'un très faible rôle structurant, comme l'explique L. Le Grange :

« The community buildings, such as Churches and schools, that could have contributed to the making of public space, remain isolated objects bordered by sand, unkempt lawns and barbed wires fences. »²⁷

[Insérer ici la carte 2]

Carte 2 : Utilisation de l'espace à Hanover Park. L'influence du modèle des cités-jardins est clairement visible, ainsi que la fermeture de l'espace. C'est réellement une cité-dortoir, loin des lignes de transport en commun, sans autonomie, mais refermée sur elle-même : des zones-tampons de plusieurs centaines de mètres de large séparent Hanover Park des quartiers voisins. D'après Dewar D. (*et al.*), *The Structure and Form of Metropolitan Cape Town*, 1990.

Les conséquences de tels aménagements sur le tissu social sont dramatiques. De plus, les déplacements de population après les expulsions ont éparpillé la communauté de District Six sur l'ensemble des Cape Flats (cf. carte 1) : l'attribution de nouveaux logements se faisait par famille uniquement. La communauté s'était forgé un certain nombre d'espaces privilégiés, à son usage propre, que ce soit les espaces physiques de la rue, des maisons et *stoep*, des cafés ou de « l'épicier du coin » ou les espaces sociaux de la famille élargie, et du voisinage. L'intense réseau des solidarités permettait de vivre dans une paix relative. L'éclatement de cette communauté et sa transplantation dans un environnement défavorable et inamical, sans commodités physiques ni sociales ont mis fin à ce mode de vie. Enfin, bien souvent, les logements et les quelques infrastructures prévues sont inachevées au moment de l'arrivée de la population déplacée. Les principales victimes de ces déplorables conditions de vie sont ceux que l'on appellera les « bulldozer kids », qui se tourneront vers la délinquance. Les gangs sont, surtout à partir des années 1970, un des faits marquants de la vie sociale des townships métis des Cape Flats. La communauté existante a été détruite, de même que le sens de la communauté. Ce dernier n'est plus que négatif : on se dissocie du township, avec frustration, amertume et peur.

La recherche de nouveaux symboles identitaires nationaux

Depuis 1975 et la fin des démolitions, la place occupée par District Six est restée vide : un grand terrain vague jouxte toujours le centre ville du Cap. District Six a été représentatif d'une tradition urbaine, fondée sur une très forte identité locale et spatiale. Cet espace « en creux » a joué à son tour un rôle exemplaire dans la lutte anti-apartheid, et sert aujourd'hui à écrire une histoire nouvelle, ayant la difficile tâche de rendre la parole aux opprimés tout en cherchant la réconciliation.

²⁶Ce tableau peut sembler exagéré. Rappelons pourtant que l'Afrique du Sud a l'un des taux de criminalité les plus élevés au monde, qu'il ne cesse d'augmenter, et que vols et meurtres sont parmi les délits les plus fréquents.

²⁷Le Grange L., *op. cit.*, p. 25.

Une cause exemplaire

Une énorme attention a été centrée sur le cas de District Six, devenu, nous le disions, à la fois symbole des maux de l'apartheid et cœur de la résistance. Il faut se demander pourquoi : en effet, comme l'explique Richard Rive,

« What about Pageview in Johannesburg, South End in Port Elizabeth and Claremont and Simonstown in the Cape Peninsula? When the axe fell on the District in 1966, it was estimated that only 40 000 people were still living there, a relatively small number by comparison with the hundreds of thousands of other victims of the Group Areas Act throughout this country. But in spite of the few people involved, it seems that the social and political impact of the District Six removal was considerable and received great attention. »²⁸

Avant de décrire l'utilisation de District Six par la lutte anti-apartheid, comme archétype des abus et des injustices engendrées par la politique du Parti national, rappelons que le site lui-même, comme l'histoire du quartier se prêtaient à une telle interprétation. En effet, la localisation même du quartier s'intègre dans ce type de discours idéologiques. Le château de Bonne Espérance, voisin immédiat, est le premier symbole du pouvoir blanc en Afrique du Sud. Rapidement, le fort en terre de Van Riebeeck a été remplacé par une puissante enceinte de pierre, faite pour durer. Il incarne ainsi bien des discours de propagande sur la pérennité de la présence européenne en Afrique australe, présence bien sûr accompagnée d'une domination politique, économique, intellectuelle, voire morale. Cette rhétorique de la durée était présente dans les discours du général Smuts comme dans ceux de ses successeurs. Ainsi, le tricentenaire de l'établissement du Cap, en 1952, a été célébré comme le prélude à « trois autres siècles de domination européenne » en Afrique du Sud. De même, le développement industriel chez les Noirs devait arriver « naturellement », et prendre environ cent générations, comme cela avait été le cas en Europe. Alors seulement, ils auraient atteint le stade de la modernité : ils ne devaient donc pas demander de droits politiques avant quelques trois mille ans... Le château, aujourd'hui encore, abrite le commandement militaire provincial. Focaliser l'attention sur District Six, c'est donc aussi refuser ce discours.

Par ailleurs, District Six a une importance symbolique dans l'identité métisse : il est vu comme le lieu de naissance de cette population, au contact entre les populations indigènes et les européens. De plus, il est le lieu de leur principal événement culturel, le carnaval du Nouvel An. L'humoriste Adam Small, originaire du District, rapproche d'ailleurs plaisamment la date du carnaval et la date de naissance des premiers métis, neuf mois après l'arrivée des Hollandais, le 6 avril 1652... Même le President's Council, en 1981, a reconnu que

« [District Six] had always been inhabited by coloured people since the emancipation of the slaves and is considered by them as the birthplace of their people. »

L'espace du District est à ce point présent dans les mémoires, à ce point sacralisé, pourrait-on dire, que le quartier a été renommé après sa destruction, comme pour achever sa

²⁸Rive R., « District Six: Fact and Fiction », in Jeppie S., Soudien C. (eds.), *The Struggle for District Six...*, *op. cit.*, p. 110.

disparition²⁹. Désormais, le terrain vague sur lequel s'étendent quelques bâtiments publics — dont des logements pour les fonctionnaires de police (!) — est appelé Zonnebloem (cf. photo 2). De même, les rues changent de noms — Hanover Street devenant Keizersgracht —, les anciens noms étant éventuellement attribués à d'autres rues. L'ensemble de la géographie du District est ainsi modifié, il devient un lieu inconnu et désorienté pour ses anciens résidents.

Mais cet attachement au sol s'est aussi révélé dans les formes de protestation de la fin des années 1960 et du début des années 1970. Ainsi, le réseau des églises a été utilisé pour vendre dans les paroisses du monde entier des *sachets de terre du District*. L'argent ainsi collecté permettait de financer les différentes manifestations organisées. L'importance des réseaux religieux dans la résistance à l'apartheid, que ce soit les différentes confessions chrétiennes présentes en Afrique du Sud ou l'Islam sunnite pratiquée par une importante partie des populations métisses et indiennes, ne doit pas surprendre. La forme même des protestations, quand elles sont pacifiques et non-violentes, est religieuse : prières collectives, processions, célébrations œcuméniques, etc.

La raison de cette implication du religieux est double. D'une part, l'Afrique du Sud est une nation profondément religieuse, d'une religion de plus en plus impliquée dans le siècle : les exemples de cela vont du soutien de l'Église hollandaise réformée (NGK), calviniste, à l'idéologie même de l'apartheid, au rôle de personnalités comme l'archevêque Desmond Tutu. D'autre part, dans les rangs de la résistance des années 1970 et 1980, les responsables religieux ont souvent pris le relais des chefs politiques, alors en détention ou en exil. Cette implication du religieux a été particulièrement vraie à District Six ; là s'est même développée une « théologie du refus » (*theology of protest*), selon l'expression du Père Basil Van Rensburg, prêtre catholique du District. C'est sous cette influence que la résistance a décidé de faire de District Six une zone ingouvernable (*no-go area*), mais non violente.

Ainsi, quand la compagnie pétrolière BP offre en novembre 1986, de racheter le terrain pour en faire une zone résidentielle non- raciale, un certain nombre d'anciens résidents, parmi les plus influents, refuse : ils formeront le *Hands Off District Six Committee*, refusant un traitement spécial de cette zone qui doit rester déserte (*salted earth*) jusqu'à ce que les objectifs politiques globaux aient été atteints. De même, lorsqu'en novembre 1989, une proposition de même nature est faite par le gouvernement du nouveau président FW De Klerk — il déclare District Six une « free settlement area », échappant aux règles du *Group Areas Act* — la réaction est peu enthousiaste : conformément à la politique choisie d'exemplarité du lieu, Basil Van Rensburg déclare :

« Nobody should treat that sacred soil until the entire Group Areas Act has been repealed. »

C'est ce qui arrivera quelques mois plus tard, avec le discours de De Klerk du 2 février 1990, commençant l'ère de ce qui a été appelé la « nouvelle Afrique du Sud ».

LE DISTRICT SIX MUSEUM : UN LIEU DE MÉMOIRE

²⁹La même chose a d'ailleurs été faite à Johannesburg : le quartier majoritairement noir de Sophiatown, où les non-européens avaient accès à la propriété foncière, a été rebaptisé Triomf (!) après sa destruction.

La démocratisation de l’Afrique du Sud est un processus complexe, engendré par ce qui a été fort pertinemment appelé la « révolution négociée ». En effet, ce qui frappe immédiatement, c’est la *continuité* politique et juridique. Ainsi, jusqu’à l’adoption de la nouvelle constitution au mois de mai 1996, l’action législative du gouvernement d’unité nationale présidé par Nelson Mandela se faisait dans le cadre de la constitution de transition, certes négociée, mais votée en novembre 1993 par le parlement blanc. C’est d’ailleurs cette continuité qui a assuré une transition pacifique. Cependant, un certain nombre de tâches s’imposent au gouvernement. Il faut tout d’abord rendre compte des atrocités de l’apartheid, faire la lumière sur ce qui s’est passé pendant ces années, voire juger les coupables tout en construisant l’unité nationale : cette tâche herculéenne est celle de la commission « Vérité et réconciliation »³⁰. Ensuite, il faut réintégrer les populations désavantagées dans la nation sud-africaine, dans le domaine économique comme dans le domaine historique et idéologique.

C’est à cette dernière exigence que répond le District Six Museum, ainsi décrit à ses débuts :

« Like a beehive after a long winter, the political spring has suddenly brought a lot of fresh activity. New collections, exhibitions, policies, even institutions. Some big and subsidised; some corporate and careful and others local and lively. The District Six Museum in Cape Town is a good example of the last. The landscape is a national symbol of compulsion, dispossession and plunder — scar tissue which still hurts even to look at. In the waste the Technikon sits like a melanoma — secondaries spreading through the yuppie cottages. But down at the north corner, in Buitenkant Street, the new museum is recovering the ravaged community. »³¹

Fondé à l’initiative d’associations d’anciens résidents, il a ouvert avec succès ses portes en décembre 1994 pour *Streets*, une exposition des plaques de rues de District Six. Il occupe une ancienne église méthodiste, sur Buitenkant Street. Cette localisation n’est pas indifférente. En effet, Buitenkant Street est située sur les marges du District : c’est la rue immédiatement parallèle à Canterbury Street (voir carte 3). L’église elle-même a joué un rôle historique : depuis 1883 et la mise en place de lieux de culte ségrégués, elle a été la première église méthodiste destinée aux non-européens. Le dynamisme de sa communauté au cours du vingtième siècle a alimenté la culture de District Six. Après 1966 et la proclamation du quartier, elle est devenue un des sanctuaires de la résistance : elle a abrité des services sociaux, une assistance légale, des veillées de prières pour les détenus ou les victimes des brutalités policières, des réunions politiques... Elle est, ironiquement, située en face du commissariat central.

De façon générale, la conception du musée s’intègre dans la continuité de la résistance, notamment en ce qui concerne l’utilisation du fait religieux, dans sa diversité. L’architecture de l’église elle-même a été employée. L’atmosphère sacrée et recueillie a été préservée, et le chœur abrite des bannières montrant des versets de la Bible, de la Torah, du Coran, etc. L’espace est très faiblement occupé, et les collections constituées principalement de photographies et de textes sont disposées le long des murs. L’espace central est vide, occupé simplement par une grande carte du District (cf. carte 3).

³⁰Pour plus de détails sur la façon dont elle opère et ses ambiguïtés, voir Houssay-Holzschuch M, Aji H., « La rhétorique de la réconciliation : presse et langage en Afrique du Sud », *Esprit*, septembre 1996.

³¹Morphet T., « An archeology of memory », *Weekly Mail & Guardian*, 3 février 1995.

[Insérer ici la carte 3]

District Six : landmarks	
1. St Anne's Home for Unmarried Mothers	2. Marion Institute
3. Liberman Library	4. Methodist Church
5. Zambizi Club	6. Little Wonder Store
7. Saint Phillips Primary School	8. Peninsula Maternity Hospital
9. Fidelity Hall	10. Harold Cressy Senior School
11. Hewat College	12. Trafalgar Primary School & High School
13. National Bioscope	14. British Bioscope
15. Saint Marks School	16. Community Centre
17. Medina Cafe	18. Globe Gang
19. Saint Marks Anglican Church	20. Star Bioscope
21. Wash House	22. Fish market
23. Bethal School	24. Avalon Bioscope
25. Crescent Cafe Restaurant	26. Volkskerk van Afrika Church
27. Holy Cross Catholic Church	28. Holy Cross Catholic School
29. Lydia Primary School	30. Eoan Group
31. Sheik Joseph Primary School	32. Hanover House
33. Seven Steps	

©District Six Museum and M. Houssay-Holzschuch, 1996

Carte 3 : Carte mentale collective de District Six. Cette reconstitution cartographique du District a été élaborée sur la longue durée par les anciens résidents visitant le District Six Museum. Les principaux *landmarks* et lieux de vie collective y sont représentés.

Le musée tout entier se nourrit des souvenirs des anciens habitants du District : les collections sont constituées de donations. Plus encore, le District Six Museum leur est d'abord destiné. Il se veut un instrument de mémoire et de préservation du passé. Son caractère exceptionnel tient à l'importance accordée à la guérison psychologique des expulsés, encore traumatisés par les événements. En cela, il est dans la droite ligne de la politique de réconciliation prônée par le président Mandela. Il s'agit, pour les anciens résidents qui visitent le musée, d'exprimer leurs sentiments : pour cela, des dizaines de mètres de calicot blanc sont à leur disposition³². Le principe interactif du musée est encore mieux exprimé par la carte qui recouvre le sol : on peut y inscrire commentaires, informations supplémentaires, ou localiser son ancienne résidence (cf. photo 4). Le résultat (cf. carte 3) est une carte mentale collective du District. Les principaux monuments y sont représentés, ce qui donne une idée de la densité sociale de District Six, comparé à Hanover Park par exemple (cf. carte 2). Logiquement, *paths* et *landmarks* — selon la terminologie de Kevin Lynch — sont privilégiés : le cœur du District, le long de Hanover Street, entre Tennant et Richmond, est particulièrement bien décrit.

[Insérer ici la photo 4]

³²Pour des extraits de ces calicots, voir « Excerpts from the cloth », *District Six Museum Foundation*, Cape Town, District Six Museum, janvier 1996.

Photo 4 : Bloemhof Flats, carte interactive du District Six Museum. Chaque ancien résident visitant le District Six Museum est invité à inscrire son nom et adresse sur la carte, à l'endroit où il a habité.

L'effet général du District Six Museum est celui d'une catharsis³³. Noor Ebrahim, ancien résident, donateur d'importantes collections photographiques et guide du musée, le décrit ainsi :

« Nous avons eu beaucoup de célébrités : Dullah Omar³⁴, Al Gore, la présidente de la République Irlandaise, etc. Mais moi, ce que je préfère, c'est quand des anciens résidents viennent. Ils sont là, à regarder les photos, ils pleurent ; ils inscrivent leur nom sur la carte, là où ils habitaient, sur les calicots, sur le livre d'or. Un jour, une de mes anciennes voisines du temps de District Six est venue. Je ne l'avais pas revue depuis quinze ans. Je l'ai accueillie par son nom, cela l'a surprise. Et puis elle m'a dit : "oui, je te reconnais"... »³⁵

Ainsi, District Six incarne un certain nombre de modèles, représentatifs de l'histoire sud-africaine : une tradition urbaine organique, une pratique urbaine dynamique et culturellement mixte ; les drames de la politique d'apartheid, la résistance à cette politique ; enfin, la volonté de catharsis, de réconciliation et de participation typique de la nouvelle Afrique du Sud. N'oublions cependant pas que cette exemplarité du District, pour efficace qu'elle ait pu être, a un certain nombre de coûts : nous avons déjà évoqué l'absence d'attention accordée à des cas similaires, ou la « romantisation » dont il a été l'objet, niant la difficulté des conditions de vie et l'objective taudification.

Par ailleurs, cette focalisation fait oublier l'existence de zones encore intactes, aux frontières du District. Leur architecture est la même que celle du District et, à ce titre, représente un véritable patrimoine national. Mais ces zones, et Woodstock en particulier, sont aujourd'hui très menacées : leur taudification est extrême, et la délinquance y fait rage. Leur destruction est à craindre, la spéculation foncière sur des terrains de valeur venant ici compléter l'œuvre de l'apartheid.

Malgré tous les dangers que cela représente, le futur qui attend l'ancien District, actuel Zonnebloem, risque, une fois de plus, d'être représentatif : l'un des problèmes nationaux est celui des compensations et des restitutions foncières. Ce processus est déjà engagé pour District Six. Anciens résidents, *qu'ils soient propriétaires ou non*, sont en train de déposer leurs revendications. Cependant, plusieurs questions se posent : quelles compensations offrir, et de quelle nature ? Seront-elles simplement financières, ou foncières ? D'autre part, la population concernée par ces compensations n'est pas celle expulsée il y a vingt ans. Enfin, il faudra redévelopper le terrain et le très puissant lobby des anciens résidents influencera certainement

³³Morphet T., *op. cit.*

³⁴Ancien résident, aujourd'hui ministre ANC de la Justice dans le gouvernement d'unité nationale.

³⁵Noor Ebrahim, Interview, District Six Museum, mai 1996. Traduit par mes soins.

les choix : il serait étonnant qu'un développement spéculatif ait lieu. Au contraire, les projets actuels, sans vouloir, de façon utopique, reconstruire l'ancien District, favorisent pour l'instant l'idée d'un quartier résidentiel destiné aux classes défavorisées.

Remerciements

Je tiens à remercier le District Six Museum pour l'aide qu'il m'a apportée comme pour l'accès à ses collections ; Shirley Butcher (Environmental and Geographical Science Department, University of Cape Town) pour m'avoir fourni les données nécessaires à la réalisation du fond de carte de District Six ; Nicolas Holzschuch, pour son aide quant à la réalisation des cartes.

Indications bibliographiques

COOK G.P., « Cape Town », in LEMON A. (ed), *Homes Apart: South Africa's segregated cities*, Cape Town, David Philip, 1991, p. 26-42.

DEWAR D., WATSON V., BASSIO A., DEWAR N., *The Structure and Form of Metropolitan Cape Town: its origins, influences and performance*, Cape Town, Urban Problems Research Unit, University of Cape Town, Working Paper n°42, novembre 1990.

District Six Museum Foundation, Cape Town, District Six Museum, janvier 1996.

JEPIE SH., SOUDIEN C. (eds.), *The Struggle for District Six, Past and Present*, Cape Town, Buchu, 1990.

LA GUMA A., *A Walk in the Night*, Cape Town, David Philip, Africasouth paperbacks, 1991 (Éd. originale : 1967).

LE GRANGE L., « Cape Town — reconstructing public space », *Architecture SA*, septembre-octobre 1994, p. 23-27.

LYNCH K., *The Image of the City*, Cambridge (Mass.), MIT, 1960.

MANUEL G., HARTFIELD D., *District 6*, Cape Town, illustrations de Bruce FRANCK, Longmans, 1967.

MORPHET T., « An archeology of memory », *Weekly Mail & Guardian*, 3 février 1995.

PINNOCK D. *The Brotherhoods: Street Gangs and State Control in Cape Town*, Cape Town, David Philip, 1984.

RIVE R., 'Buckingham Palace', *District Six*, Cape Town, David Philip, New Writing Africasouth, 1986.

RIVE R., *Emergency*, Cape Town, David Philip, Africasouth paperbacks, 1988 (Éd. originale : 1964).

WESTERN J., *Outcast Cape Town*, Cape Town, Human & Rousseau, 1981.